

I

*Et puis un jour, sans crier gare, la vérité
s'abat sur nous, et il n'y a rien que nous
puissions faire pour en changer la réalité...*

— Et tu la baisses depuis combien de temps ?

La question est lancée. Elle plane un léger instant dans les airs, se cogne contre des murs invisibles, rebondit comme une petite pierre plate qui ricocherait sans cesse dans l'eau. Et qui reviendrait avec la taille d'un rocher.

— ...

— J'attends ! Depuis combien de temps dure cette histoire ?

Antoine ferme les yeux, donnerait beaucoup pour ne pas avoir à expliquer ça. Pas d'issue, il lui faut répondre.

— Alors ? insiste Mathilde, tremblante.

— Mais de quoi tu parles ?

Mathilde attrape l'affreux vase vert et rose en porcelaine, reçu comme cadeau de mariage, gardé par habitude, et le jette par terre avec toute la force dont elle

est capable. Dans un fracas étourdissant, des milliers de petits morceaux s'éparpillent sur le sol et roulent jusque sous les meubles.

— Réponds, bordel, Antoine !

— Écoute, ce n'est pas ce que tu crois...

— Ah ! mais je ne crois rien, moi ! Justement, je te demande !

Antoine se passe la main dans les cheveux pendant qu'un silence s'installe. Un de ces silences lourds et épais, qui veut tout dire sans que personne ne parle. Mathilde se contient tant bien que mal en attendant qu'Antoine, qui cherche une échappatoire, se justifie.

En fin de matinée, Mathilde a préparé le repas. Antoine est venu manger, comme d'habitude, l'a félicité pour ce repas, comme d'habitude, et est allé prendre le café dans son bureau, comme d'habitude, puis il est reparti au travail. Plus tard, en passant devant ledit bureau, Mathilde a entendu un portable sonner. Elle ne va pas souvent dans cette pièce. À part pour nettoyer, ce n'est pas vraiment son endroit de prédilection. Elle, c'est plutôt la cuisine ou la buanderie. Étonnée de voir que son mari y avait oublié son téléphone, elle est entrée. Et a regardé. Mathilde n'est pas de nature suspicieuse. Bien sûr, elle peut être jalouse si elle voit de jolies femmes tourner autour de son mari, mais elle n'a jamais été méfiante. Elle s'est simplement dit que ça pouvait être important, ce message.

Il l'était, en effet.

Le ciel, sans délicatesse, s'est écrasé sur elle. Assommée, Mathilde. La terre a tremblé sous ses

pieds et, d'un coup net, précis, une énorme brèche s'est ouverte, l'entraînant dans un abysse. Le temps s'est suspendu, distordu, marquant son esprit, son corps et son cœur d'une manière violemment désagréable. Irrémédiable. Elle s'est assise, tremblante, le souffle court (comment fait-on pour respirer quand on apprend que la personne avec qui on partage tout nous a trahi ?), tout en pensant que ce n'était pas possible, qu'il y avait une erreur, forcément. Ces textos vulgaires ne pouvaient pas être destinés à son Antoine, son mari si sage et prévisible.

Eh bien, si, pourtant.

Ma petite chatte se languit de toi. Ça se dit vraiment, ça ?

Oh oui ! Ça se dit. Et ça fonctionne, en plus. Les réponses étaient on ne peut plus explicites.

Mathilde a lu, relu encore et encore les messages jusqu'à les connaître par cœur. Tous, depuis le dernier archivé, qui datait d'un mois, le 26 mars à neuf heures cinquante-trois, précisément. Un mois ? Ça fait un mois qu'il ment ? Peut-être même avant, d'ailleurs, s'il a effacé les précédents. Mais c'était quel jour, le 26 mars ? Il était où, Antoine, le 26 mars ?

Les mains moites, le cœur battant la chamade, le cerveau en ébullition, Mathilde a tourné et retourné le téléphone dans tous les sens en espérant que c'était celui d'un copain, d'un collègue, de n'importe qui d'autre sauf de son mari, qui entretiendrait une relation avec cette *Cynthia*.

Elle a marmonné :

— C'est moche, Cynthia.

Puis, après avoir passé un long moment prostrée, sans réaction, elle s'est levée, chancelante, et a erré dans sa belle et grande maison, l'objet de malheur entre ses doigts. Que faire ? L'appeler pour lui demander des explications ? Se ruer à son travail pour faire un scandale ? Se faire passer pour lui et répondre n'importe quoi à cette... pétasse pour lui ôter l'envie d'aller marcher sur les plates-bandes des autres ? Se venger sur ses affaires ? Exploder le portable contre le mur ?

Ça, oui, elle aurait adoré voir le téléphone se déchiqueter sous ses yeux..., mais elle n'a rien fait, Mathilde. Toutes ses forces l'avaient quittée. Elle ne pouvait que se répéter que non, ça n'était pas possible. Et elle a relu, s'est imprégnée de chaque mot, chaque virgule, chaque smiley, chaque échange qui, par leur existence, venaient de signer l'arrêt de son couple et de son idéal de vie de famille.

— C'est arrivé qu'une fois, se décharge Antoine.

— Te fous pas de ma gueule, j'ai lu tous tes textos.

Il inspire, se passe encore la main dans les cheveux, se gratte la nuque, n'ose pas affronter le regard de sa femme.

Mathilde le fixe, elle. Avec dégoût. Son mari la dégoûte. Elle a tellement mal. Mal au corps, mal au cœur, mal à en crever. Le pire, cet homme, même avec ses cernes, les traces de fatigue, les fils gris qui parsèment sa chevelure, son air désorienté, il est encore plus beau que lorsqu'il était jeune. Elle l'a vu prendre de l'autorité, de la prestance, de l'assurance. Il s'est boni-

fié avec le temps, comme le vin qui vieillit comme on l'espère.

— Tu sais, Mathilde...

— Depuis combien de temps ça dure, Antoine ?

— Bon, Mathilde, je crois que le problème n'est pas depuis quand, ni avec qui...

— C'est pour le sexe, c'est ça ? le coupe-t-elle.

— Non. Ce n'est pas ça.

— Eh bien, c'est quoi alors ? Putain, Antoine, c'est quoi le problème ? crie-t-elle maintenant. Tu l'aimes, c'est ça ? Tu es amoureux d'elle ?

Serait-ce pire s'il était épris de l'*autre* ? Plus légitime ? Elle s'énerve parce qu'elle ne veut toujours pas croire que c'est vraiment arrivé. Elle ne *peut* pas le croire. Pas son Antoine, son mari depuis vingt ans, à qui elle donne toujours la dernière part de gâteau, à qui elle autorise les parties de belote jusqu'à des heures indécentes chez ses amis, à qui elle offre son corps même quand la lassitude est là.

Antoine lève les mains à plat, face à sa femme, dans un geste de paix.

— Nous ne sommes plus heureux, toi et moi. Il n'y a plus rien, ni de complicité ni rires. Nous sommes comme deux vieux cons, à même pas quarante ans.

— Tu n'es pas sérieux, là ?

— Écoute, on discutera de tout ça quand tu seras calmée. Je vais aller faire un tour, ça vaut mieux.

— Bah, voyons ! Bien sûr, barre-toi, hein ! Va faire un tour ! C'est tout ce que tu trouves à dire : « Je vais aller faire un tour » ? Tu sais quoi, Antoine ? T'es

même pas obligé de revenir ! De toute façon, tu me dégoûtes ! Tu... Ouais, allez, barre-toi, c'est ce que tu as de mieux à faire !

— Oui, je pars. Ce n'est pas en faisant l'hystérique que tu vas me donner envie de rester, de toute façon, rétorque-t-il en tournant les talons.

Mathilde a envie de le blesser. De le frapper. Fort. Aussi fort qu'elle a mal. Mais les coups ont-ils le pouvoir de meurtrir autant que les mots ? De meurtrir autant que les actes, que *ses* actes ? Elle se réfugie dans la salle de bains, entend la musique monter d'un ton dans la chambre de son fils. Mince, elle avait oublié qu'il n'avait pas cours cet après-midi. Les larmes sont là. Elles guettaient depuis un petit moment déjà, mais la colère les a empêchées de se déverser. Maintenant, elles peuvent inonder le visage de Mathilde. Elle tend l'oreille. Antoine furète dans la chambre : un placard qui coulisse, un sac qu'on dépose sur le lit, des bruissements de vêtements qui s'entassent pêle-mêle et sont jetés dans la valise synonyme de jours heureux, de jours insoucians, de vacances. Une porte qui claque.

C'est fini, il est parti.

Il est parti ?

Comme ça, sans venir une dernière fois la prendre dans ses bras, lui dire qu'il regrette, que tout ça n'est qu'un mauvais film, aux mauvais dialogues, au mauvais scénario, que ce n'était pas important, mais que, elle, si, est importante ? Que c'est la femme de sa vie, celle qu'il a épousée, pour le meilleur et pour le pire, et ce pire est derrière eux maintenant. Il l'aime

encore si fort, plus que tout, plus que le corps nouveau d'une autre, plus que les messages érotiques dans un téléphone. Plus que tout au monde.

Elle l'aurait probablement giflé. violemment. Parce qu'il faut marquer le coup. Puis aurait accepté ses excuses – après qu'il l'aurait suppliée, bien évidemment. Ou peut-être pas. Elle n'aurait peut-être pas accepté ses excuses. Mais il serait quand même revenu, la queue entre les jambes, un air désolé affiché sur son visage, en rampant et en demandant pardon.

De toute façon, la question ne se pose pas : il est parti. Vingt-deux ans de vie commune, vingt ans de mariage, trois enfants et, finalement, la trahison. Les genoux de Mathilde se plient, s'écrasent sur le sol ; elle ne sent même pas la douleur tellement celle de son cœur est puissante. Encore cette phrase qui ricoche : « Ce n'est pas possible. » Si, c'est possible, mais la réalité n'est pas acceptable, pas envisageable. Comment va-t-elle faire, seule, avec son salaire à mi-temps ? Comment va-t-elle affronter cette tempête intérieure si intense, si longue, si tortueuse, la peine, la solitude, le regard des autres ?...

Mathilde veut mourir.

Elle a envie de casser tout ce qui se trouve à sa portée : le lavabo, le miroir, les produits de toilette, la salle de bains tout entière et la maison, aussi. Elle continue de pleurer, longtemps, en se retenant de hurler sa tristesse, son désespoir, sa rage. Les hoquets se succèdent dans sa gorge, soulèvent sa poitrine, l'étouffent. Elle souhaite extérioriser sa peine, mais

refuse de lui laisser prendre le dessus, comme si la refouler tout au fond d'elle pouvait la rendre inexistante. Elle se relève, chancelante, asperge son visage d'eau, espère atténuer le gonflement de ses yeux, peut-être, effacer la colère qui la submerge, surtout. Cette colère mêlée d'incompréhension qui fait un étrange combat dans son esprit, et les questions qui tournent en boucle sans relâche.

À quoi elle ressemble, l'*autre* ? Pourquoi ? Elle imagine se venger aussi, s'en prendre aux affaires d'Antoine, ce qui serait une mauvaise idée, mais qui la défoulerait sur le moment. Elle ne le fera probablement pas. Elle n'est pas comme ça, Mathilde, c'est une gentille. Plus tard, peut-être, juste de rayer sa voiture, histoire de se venger quand même, ou brûler son jeu de cartes fétiche...

Lorsqu'elle sort de la salle de bains, la musique assourdissante qui vient de la chambre de Vincent la ramène brusquement à la réalité. Et l'odeur, aussi. L'odeur qui, quelques mois plus tôt, l'a alertée sur la substance douteuse que fumait son plus jeune fils. Apparemment, toutes ses tentatives pour lui faire comprendre que ce n'était pas une bonne chose n'ont servi à rien. Elle tente de se composer une attitude détachée, ouvre la porte qui cogne contre le mur dans un bruit désagréable, s'excuse aussitôt. Ce n'est pas dans ses habitudes de se faire remarquer. Les deux jeunes adolescents présents dans la pièce la regardent avec stupeur et s'empressent de cacher ce qu'ils étaient en train de faire.

— Maman ! Tu pourrais frapper quand même ! s'exclame Vincent.

Elle l'entend à peine, se dirige vers son ami.

— Donne-moi ce truc, Nick !

Le pauvre garçon se recroqueville sur son fauteuil, n'arrive pas à aligner deux mots cohérents.

— Allez, dépêche-toi ! s'impatiente-t-elle.

— Mais..., madame...

— Et arrête de m'appeler « madame », c'est insupportable. Je n'ai pas soixante ans, j'en ai quarante !

Quarante ans et sa vie qui vient de s'écrouler.

— Maman... Mais qu'est-ce que tu veux ?

Elle regarde son fils, son fils chéri auquel elle consacre tant de temps, affiche un sourire innocent et lui dit :

— Ton pétard, mon chéri.

— ...

Ils la fixent tous les deux avec un air ébahi, mais ne bougent pas. Eux aussi aimeraient ne pas avoir à vivre ce moment. Mathilde se faufile derrière le fauteuil, évite les fringues étalées par terre, les jeux vidéo et les manettes qui subissent le même traitement. Quand elle pense au prix que ça coûte, ces saloperies, et le soin qu'il en a... Elle découvre même le paquet de gâteaux qu'elle a cherché ce matin, éventré sur une pile de livres qui sert de table basse, apparemment. Elle attrape le fameux pétard qui trône dans un cendrier aux couleurs criardes, mais il est presque terminé.

— Vas-y, finis-le, dit-elle à Nick en le lui tendant de manière dédaigneuse.

Non, Mathilde n'est pas dédaigneuse. Elle est secouée, tout simplement

— Mon chéri, roule-moi un de ces trucs, s'il te plaît, demande-t-elle à son fils.

Le ciel semble lui tomber sur la tête, à lui aussi. Au moins, elle n'est pas la seule à qui ça arrive, aujourd'hui.

— Mais, maman, qu'est-ce que tu racontes ?

— Roule-moi un joint, s'il te plaît, répète-t-elle après un soupir et en articulant chaque syllabe comme si elle s'adressait à un tout jeune enfant.

Il ne réagit pas. Ses yeux semblent sur le point de sortir de ses cavités. Les mêmes yeux bleus que son papa, d'ailleurs.

— Chéri ? Tu as trop fumé déjà ou tu ne comprends plus le français ?

— Mais..., maman...

Il se contorsionne, ne sait plus où mettre ses mains. Elle prend les devants, l'enjambe, attrape la petite boîte en métal gris qu'il a glissée sous un coussin lorsqu'elle est entrée tout à l'heure et la lui pose sur les genoux.

— Allez, s'il te plaît, insiste-t-elle encore.

Vincent regarde son ami, dépité. Ni l'un ni l'autre ne sait comment réagir. Pour un peu, elle sourirait, Mathilde, de cette situation pour le moins surprenante, si elle avait encore un cœur, évidemment.

Elle récupère la boîte, la donne à Nick.

— Nick, roule, s'il te plaît.

Les garçons sont figés. Ils se demandent si c'est une blague, une blague douteuse de parent, qui ne ferait rire qu'eux.

— Vous croyez quoi ? Que je suis née à l'âge des dinosaures et que je n'ai jamais fumé ? Dépêchez-vous de m'obéir. Je ne suis vraiment pas d'humeur, là.

Nick, les mains tremblantes, attrape la boîte, deux feuilles, une cigarette. Mathilde pourrait presque s'énerver de voir cet adolescent aux cheveux gras qui se donne en spectacle, skate à la main et guitare sur le dos pour impressionner ses copines, trembler devant elle. Il lâche deux fois la boîte avant de réussir à l'ouvrir correctement, regarde en coin la mère de son meilleur ami.

— Bon, je reviens dans cinq minutes. Et pas un petit pétard, hein ! J'en ai vraiment besoin.

Avant de franchir la porte, elle se retourne et ajoute :

— Et puis arrêtez-moi cette musique, c'est insupportable, sérieux !

Les chuchotements commencent dès que Mathilde a tourné le dos. Elle sourit en coin, se dit que ça leur fera un chouette truc à raconter au lycée, demain. Elle se fait couler un café, regarde son téléphone : un SMS d'Antoine l'attend.

Je suis désolé. Je ne voulais pas en arriver là, mais je n'y arrive plus, nous deux. J'ai quarante ans et j'ai l'impression qu'on est deux vieux cons ayant oublié leurs rêves de jeunesse et leurs idéaux de vie. Je ne peux plus supporter cette vie-là. Il faut qu'on parle, sérieusement. Mais avant de m'accabler de tous les torts, j'aimerais que tu te souviennes

de la jeune fille que tu étais et que tu vois la femme que tu es devenue.

Mathilde jette le portable qui rebondit sur la table et finit sur le carrelage. Ce carrelage froid qu'elle n'a jamais aimé non plus, qui lui gèle les pieds en hiver. Elle a envie de répondre immédiatement, mais la colère est si prenante qu'elle en est incapable. Pas tout de suite. Ne pas répondre tout de suite. Attendre d'y voir plus clair. C'est déstabilisant, de rejeter son mari et de le vouloir en même temps. Elle aimerait lui parler encore, comprendre pourquoi. Pourquoi ils en sont arrivés là ? Et comment ? Comment cette histoire avec l'autre a commencé ? Pourquoi elle n'a rien vu venir ? Pas l'ombre d'un doute, rien. Pas trouvé de cheveux sur un vêtement, de rouge à lèvres sur une chemise, de mots doux dans la poche. Ah non, ça ne se fait plus, les mots doux, c'est démodé. Il y a le téléphone pour ça, maintenant. Et comment est-elle ? Blonde, brune, jolie, pulpeuse, mince ? Est-ce une amie à elle, une connaissance, une collègue ? Où l'a-t-il rencontrée ? À ses parties de belote, le jeudi soir ? D'ailleurs, y allait-il vraiment, à ces rencontres amicales qu'il n'aurait loupées pour rien au monde ? Mais pourquoi ? Pourquoi ?...

Sa tête menace d'exploser. Ça fait beaucoup, tout ça. Beaucoup trop. Le café lui laisse un goût amer dans la bouche, à moins que ce ne soit ce message ou cette découverte. Que veut-il dire par *Souviens-toi de la jeune fille que tu étais et vois la femme que tu es*

devenue ? Non, mais, il délire, là ! Comme si c'était sa faute, ce qu'il a fait ! Pense-t-il *réellement* que c'est sa faute, elle qui est si dévouée à sa famille ?

Elle retourne dans la chambre de son fils. Nick se lève précipitamment, lui tend l'objet demandé auparavant : un pétard impeccablement roulé. Il a l'habitude, ce gamin. Vincent la regarde bizarrement, peut-être à cause de son visage boursoufflé par les pleurs et la douleur ou juste parce qu'il voit sa mère sous un nouveau jour, une mère qui va fumer un joint. Ça fume des joints, les mamans ?

— Merci, Nick, dit Mathilde le plus aimablement du monde.

— De rien. Je... vais y aller, se défile le jeune homme.

— Oh ! mais non, Nick, je ne voudrais pas te faire fuir. Reste, tu ne me déranges pas, insiste-t-elle.

— Ouais, mec, reste, supplie Vincent.

Nick et Mathilde s'assoient dans une synchronisation parfaite. Mathilde fait tourner le joint entre ses doigts, en hume l'odeur.

— C'est de l'herbe ?

— Oui, maman, répond Vincent dans un soupir.

— Ah. Cool.

Mathilde attrape le briquet, se demande si c'est vraiment une bonne idée de fumer, surtout devant ces adolescents. Mais sa vie vient de voler en éclats, comme le vase tout à l'heure ; alors, elle n'a plus vraiment les idées claires. Et puis surtout, malgré l'odeur tenace de fumée, le désordre dans la chambre, elle n'a pas envie de

rester seule. Elle a désespérément besoin d'une présence à ses côtés, d'une présence rassurante, comme un fil qui la relierait à sa vie d'avant, avant qu'elle n'apprenne ce qu'elle se refuse encore à accepter. Elle allume cette cigarette censée lui faire du bien, tire une longue bouffée, s'étouffe. C'est infâme, ce goût ! Et encore plus mélangé au café qu'elle se force à finir.

— Maman... T'as déjà fumé ? s'inquiète Vincent.

— Bien sûr, mon chéri. Il y a longtemps.

Très longtemps même. Dans une autre vie, avec l'homme qui allait devenir son mari et toute une bande d'amis aussi joyeux et déjantés qu'eux, à l'époque.

— Ouais... Ben... Vas-y mollo, quand même !

Mathilde inspire, fait une deuxième tentative. Sa gorge la brûle, mais pas autant que la brûlure de la trahison. Elle toussote, essaie de se contenir. Elle ne s'en tire pas si mal, mais se sent un peu stupide, à se donner en spectacle de la sorte, yeux bouffis, devant ces deux garçons silencieux.

— Tu peux mettre de la musique, Vincent, s'il te plaît ? demande-t-elle pour briser le malaise palpable.

— Bien sûr, m'man. Tu veux écouter quoi ?

— Je ne sais pas trop, quelque chose de calme, qui me détende.

— T'as pas une petite idée ? Je connais pas trop tes goûts, moi, insiste son fils.

Mathilde se cale contre le bord du lit, allonge les jambes, renverse la tête en arrière, tire une troisième fois sur le joint, soupire, se demande si ça fait vraiment de l'effet, ce truc.

— J'm'en fous, Vincent. Mets ce que tu veux.

Vincent pianote sur son clavier. Mathilde ferme les yeux, se laisse bercer par les sons qui lui parviennent très nettement. Tac, tac, tac, tac, tac. Qu'est-ce qu'il tape vite, son fils ! Elle écoute ensuite les battements de son cœur qui semblent s'être synchronisés avec la mélodie des touches. Elle a le sentiment d'être un peu moins en colère, un peu moins triste aussi, comme si quelqu'un mettait un baume apaisant sur sa douleur, un voile sur ses pensées. Comme si ce n'était pas elle qui vivait cette situation. Elle repense au SMS, au toupet de son mari d'insinuer que c'est sa faute. Oh ! il ne l'a pas dit ainsi, mais c'est tout comme. Et elle éclate de rire. C'est tellement incongru comme évènement. Banal même, l'adultère, de nos jours. Il ne faudrait pas que le prénom Cynthia soit un pseudonyme et qu'elle se rende compte qu'il la trompe avec quelqu'un qu'elle connaît bien, une amie, par exemple, ce serait vraiment la cerise sur le gâteau. Ou alors sa patronne. Nouvel éclat de rire. Non, pas possible, pas sa patronne, il serait vraiment tombé bien bas. Et elle se trouve ridicule ainsi, à fumer des cigarettes qui font rire, entourée de deux ados complètement largués. Elle rit encore, fort, sans pouvoir s'arrêter. Des larmes perlent au coin de ses yeux, des larmes de rire, maintenant. C'est chouette, ça change.

— Euh, ça va, maman ? demande Vincent, presque paniqué.

— Oui, oui, mon chéri, ça va. Dis, tu veux bien aller

chercher mon téléphone sur le sol de la cuisine ? Je crois qu'il est tombé tout à l'heure.

Vincent se lève, jette un regard à Nick, son ami qui ne pipe mot, lui demande silencieusement de veiller sur elle et s'excuse un peu aussi de lui faire vivre ça, même s'il n'est pas responsable.

— Et ramène du coca, aussi, s'il te plaît. J'ai soif.

— Mais, maman, tu détestes le coca.

— Je sais. Mais j'en ai envie, là.

Vincent, les épaules basses, obéit.

— Nick, tu veux bien m'en rouler un autre pour tout à l'heure, s'il te plaît ? demande Mathilde.

— Euh..., oui, bien sûr.

Vincent revient avec une bouteille, des verres.

— Merci, Vincent.

Les bulles lui piquent la gorge, les yeux, mais ça lui fait vraiment du bien.

— T'as pas un truc à manger aussi, par hasard ?

— Oh ! maman, ça va, là.

— Quoi, ça va ? s'énerve-t-elle. Non, ça ne va pas ! Tu le vois bien que ça ne va pas ! C'est quoi, ton problème ? Tu peux bien me donner une de ces barres caramélisées que tu caches sous ton lit, non ? C'est quand même moi qui les achète, je te rappelle. Pour une fois que je te demande quelque chose !

— OK, c'est bon...

— Merci, articule-t-elle, satisfaite d'avoir enfin rabroué un peu son fils.

Il est gentil, Vincent, mais un peu trop égoïste parfois, se plaint souvent Mathilde à ses amies.

Elle croque dans la friandise, mâche lentement, savoure chaque bouchée, laisse fondre les morceaux sur sa langue. C'est bon, pense-t-elle. Quoiqu'un peu trop sucré. Mais le sucre, c'est bien pour le moral, non ? Ça ne peut qu'être positif. La voix de Bob Marley s'élève dans les airs, un air connu, sur lequel Mathilde a longuement rêvé, autrefois. D'Afrique, de voyage, de découvertes. Elle se laisse de nouveau choir contre le lit, paupières closes, se laisse emporter par la musique reggae. Son corps est moins douloureux, il flotte, en apesanteur entre deux vies. La vie d'avant et la vie à venir. Elle s'évade, chaque tonalité l'envahit, la berce ou la stimule, s'insinue en elle, essaie d'éclairer tout ce qui vient d'être terni. Elle ouvre les yeux ; les deux adolescents la regardent un peu bizarrement.

— M'man, je crois que je vais aller dormir chez Nick.

— Oh ! bien sûr, mon chéri, dit-elle en sortant de sa douce torpeur.

— Tu... vas rester là ? Dans ma chambre ?

— Non. Enfin..., si, un petit peu. J'éteindrai ton ordinateur, ne t'inquiète pas.

— Bon..., OK.

Vincent prend quelques affaires, fait claquer une bise sur la joue de sa mère, déserte la pièce en vitesse. Nick suit le mouvement, tend le joint roulé auparavant à Mathilde.

— Madame Moulin ? demande-t-il timidement.

— Oui, Nick ?

— Vous êtes mon idole, chuchote-t-il avant de prendre ses jambes à son cou.

Un éclat de rire retentit dans la pièce. Mathilde trouve qu'il est charmant, ce gamin, finalement.